





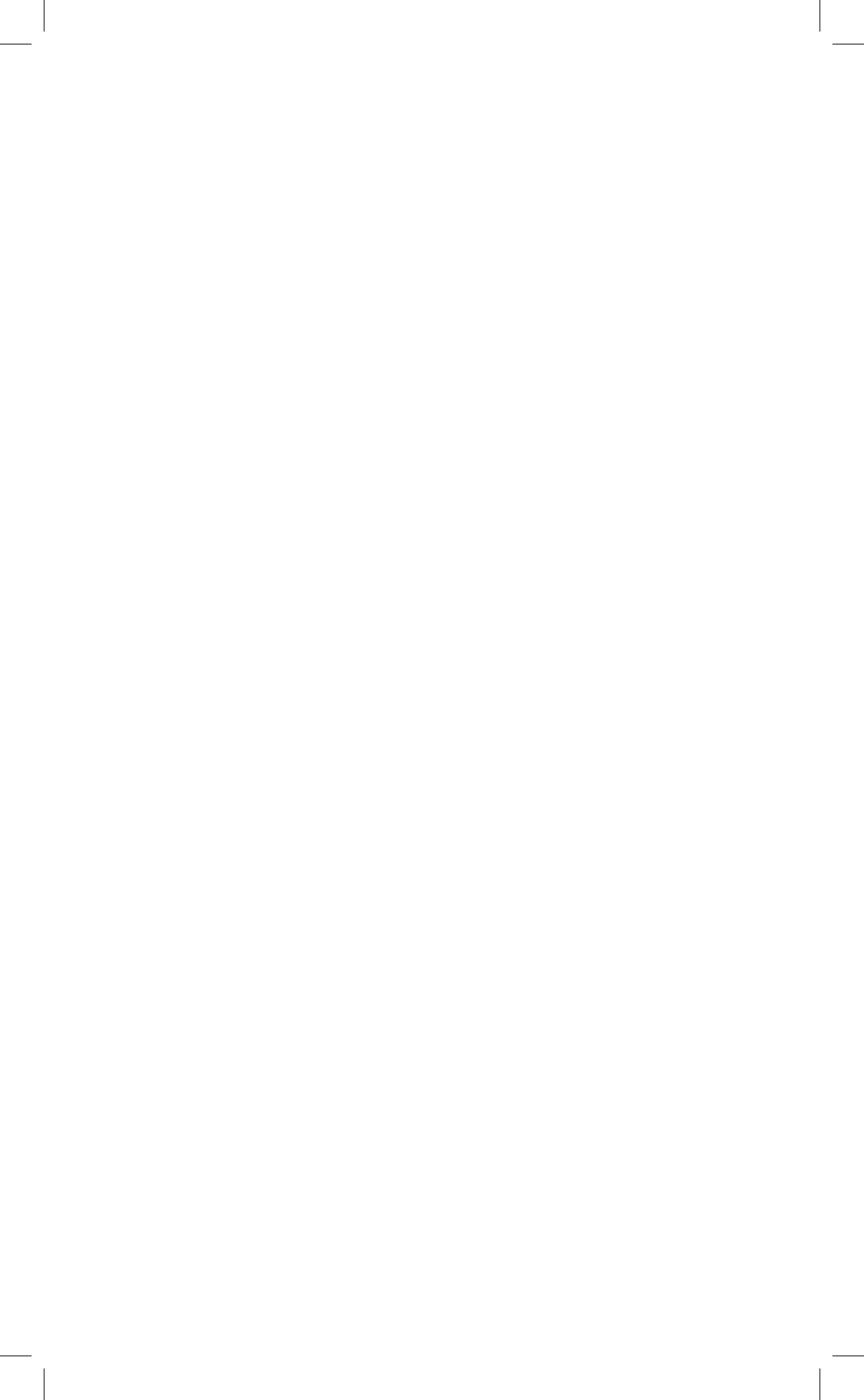
Bertrand Fitoussi

Crise et châtiment

roman | ScriNeo

© 2016 Scrineo
8 rue Saint-Marc, 75002 Paris
Diffusion : Volumen
Couverture réalisée par Isabelle Dumontaux
Mise en page : Marguerite Lecointre
ISBN : 978-2-3674-0388-5
Dépôt légal : mai 2016

« Tu la voyais grande et c'est une tout' petit' vie »
Alain Souchon, *Le Bagad de Lann-Bihoué*



Châtiment

*« Les filles nous font pas peur parce qu'elles sont tout' petites
Mais elles nettoient dans nos cœurs à la dynamite »
Alain Souchon, Caterpillar*



Février 2009, Londres

Bah, beuh, bah.

Je me souviens parfaitement de ces trois sons.

La nuit vient de tomber sur le sud-ouest de Londres.

J'attends Ruben ; il est de passage en Europe pour quelques jours. Depuis dix ans, il exerce ses talents de séducteur français à New York. Nous avons convenu de refaire le monde dans un pub de Chelsea.

Je regarde vers l'extérieur, pour admirer discrètement deux Anglaises d'une trentaine d'années debout près de l'entrée. Elles rient fort en balançant leurs chevelures soignées. Malgré le froid de janvier, leurs petits culs sont moulés dans des minijupes de plage et elles sont perchées sur des chaussures à talons compensés.

La porte est ouverte sur une nuit noire à peine perturbée par un éclairage public si faible qu'il évoque le Londres inquiétant de Jack l'Éventreur. À travers les jambes des filles, j'essaie de deviner la devanture d'une galerie d'art de l'autre côté de la rue, quand soudain la silhouette de Ruben apparaît devant la porte vitrée. Il s'arrête une fraction de seconde avant d'entrer, comme s'il hésitait, comme s'il attendait d'être désiré. Les deux « *Chelsea girls* » s'immobilisent, leur verre de vin blanc levé, lorsque les larges épaules de Ruben, dans son costume uni new-yorkais, les frôlent en passant derrière elles. Il s'approche du bar avec grâce, au ralenti, le visage éclairé d'un sourire. Il n'a pas les yeux verts, il n'est pas beau comme un dieu grec, son nez n'est pas vraiment droit, il a une pommette plus haute que l'autre ; pourtant, il dégage de fortes ondes viriles, et lorsqu'il plisse ses yeux, tout marron soient-ils, les femmes, touchées au cœur, s'exclament : « Mon Dieu, quel charme ! »

Il me serre dans ses bras. Il est beaucoup plus grand que moi malgré mon mètre quatre-vingts.

— Heureux de te voir, Math. Quel temps pourri chez toi à Londres ! Hier, à New York, le ciel était d'un bleu d'hiver parfait.

Il ajoute en désignant les deux Anglaises d'un mouvement de tête :

— Remarque, il doit y avoir moyen de se réchauffer dans cette ville.

Les filles n'ont pas eu un regard pour moi avant l'entrée de Ruben. Si je portais un costume rayé, elles m'auraient certainement considéré au moins un instant, au cas où j'aurais été un gérant de *hedge fund*, richissime et flambeur, susceptible de les emmener en week-end à Ibiza, ou même simplement un banquier de la City divorcé, à qui l'on peut prendre dix millions de livres, d'un coup de foudre suivi d'un mariage d'amour et d'un divorce de droit britannique. Mais avec mon jean et mes baskets empruntées à mon fils aîné, je ne ressemble à rien. Juste un Français de quarante-sept ans parmi tant d'autres à Londres. Le visage et les cheveux courts de tous ces hommes ternes que l'on croise dans le métro de la City. Un parmi la multitude.

Ruben est différent. Il a les cheveux mi-longs, un sourire ironique perpétuel aux lèvres et il est déjà, comme à son habitude, légèrement appuyé sur le bar. Cette position manquerait de classe chez quelqu'un d'autre ; il la transforme en marque de fabrique de sa séduction. Une souplesse dans son corps, dans ses déplacements et ses mouvements, le rend irrésistible.

Je lui ai donné rendez-vous au *Brinkley*, le bar le plus à la mode du coin, où je vais pourtant rarement, alors que

j'habite ce quartier chic et branché de Londres depuis treize ans. Je n'imagine pas Ruben dans un endroit différent.

Il travaille à Manhattan chez Credix, la petite banque française où je l'ai aidé à entrer il y a quinze ans. Il traîne depuis deux ans un litige commercial sur une vieille opération. Il me raconte la fin de ses problèmes tout en vérifiant d'un sourire effronté que les deux filles sont captivées par ses propos.

— C'est réglé. Putain, ils m'auront tout fait. Mais finalement, la transaction est signée, la banque a payé mon client pour éviter le procès. Un excité américain de la *compliance*¹ a voulu s'y opposer. Il disait qu'il était légalement obligé de remonter le problème aux autorités. Un lanceur d'alertes de merde. Mais je crois qu'ils l'ont promu et il a compris. Trente millions de dollars de coût pour la banque quand même. Pas grand-chose par rapport aux pertes de ton département sur les subprimes.

Il s'interrompt comme s'il avait commis une erreur et me dit avec sincérité :

— Excuse-moi, je ne devrais pas plaisanter avec ça.

Il n'a pas besoin de s'excuser. Nous avons perdu tellement d'argent que plus rien ne m'atteint. J'enchaîne sans ciller :

— Tu as raison, une perte de trente millions de dollars aujourd'hui, la direction générale doit être presque soulagée lorsqu'elle traite un tel dossier. Et pour toi, pas de sanctions ?

— Ils ne veulent surtout pas attirer l'attention. D'autres clients qui ont acheté le même produit pourri pourraient se plaindre. Donc on me protège. Mais je vais le sentir sur mon bonus 2008, qui ne m'a pas encore été annoncé. Ce n'est pas

1. *Déontologie.*

grave, avec Lehman, la crise, il aurait été catastrophique de toute façon.

Les filles tentent de se rapprocher de lui, centimètre par centimètre, pendant qu'il me parle de son business, les marchés de matières premières.

— Mon début d'année est correct. Mais à quoi bon ? L'an dernier, j'espérais toucher quatre millions et je n'ai eu que huit cent mille dollars avec les pertes de 2007 sur les subprimes, tu te rends compte ? J'avais réservé le *Cheval Blanc*, à Courchevel, avec Kelly et les enfants. Avec les billets affaire de New York et les deux suites, ça m'avait coûté cinquante mille euros ! Je n'aurais jamais réservé ce palace si j'avais su que mon bonus allait être aussi naze. Cette année, avec la faillite de Lehman, c'est fini. J'ai dû booker le quatre étoiles à côté. Un hôtel quelconque avec des orthodontistes parisiens. Leurs femmes sont moches, pas comme les nanas qui accompagnent les Russes et les vrais riches au *Cheval Blanc*. Je ne vais pas m'amuser cette année à Courch.

Son ton ironique perpétuel laisse toujours planer le doute sur la part d'exagération et d'humour dans ses propos.

Je commente laconiquement :

— C'est la crise.

Ruben n'est jamais laconique :

— Putain de crise ! Des connards de pauvres américains ne remboursent pas leurs crédits immobiliers et nous sommes ruinés ? Je ne peux pas retourner au *Cheval Blanc* ? Et je suis obligé de me taper des femmes de dentistes ou de cardiologues ? Tu trouves ça juste ? C'est dégueulasse. Salauds de pauvres américains. Ils sont pires que les pauvres européens, qui eux, au moins, restent dans leurs taudis à regarder la télé et toucher leurs allocations sans emmerder personne.

Les pauvres américains se prennent pour des businessmen, les cons, et ils déclenchent des crises mondiales. Je les hais.

Je constate qu'il est en forme. Je le soupçonne même, en bon camarade, de m'offrir un numéro de grand Ruben pour me remonter le moral. Même si nous sommes très différents, Ruben est un tombeur, je suis rangé, il aime sortir et flamber, je préfère rentrer chez moi dormir, j'ai depuis quinze ans une grande affection pour lui, celle d'un grand frère de cinq ans plus âgé. Ses histoires de filles me fascinent. Et je me sens encore plus proche de lui depuis que je me suis rendu compte que je n'étais pas si rangé que ça. Nos différences ne sont peut-être qu'illusions. Un verre à Londres avec Ruben, c'est exactement ce dont j'ai besoin.

— Au fait, rien à voir avec les pauvres américains, tu m'as dit au téléphone que tu allais voir un psy ? me demande-t-il.

J'acquiesce. Il soupire, le visage marqué par une tristesse soudaine :

— Toi, Math, tu parles à un psy ? C'est pitoyable !

— Dans le pire des cas, ça ne peut pas faire de mal.

— Mouais. Pas prouvé scientifiquement. Les psys gagnent une fortune sur l'infidélité masculine.

Mon cas est beaucoup plus compliqué qu'une simple infidélité masculine, il le sait, même si je ne lui ai pas tout dit. J'ai honte de certains faits et je les cache même à mon ami intime.

Pendant le sketch de Ruben, les deux Anglaises ont changé d'attitude. Tout à l'heure, elles étaient les vedettes de la soirée. Maintenant qu'elles savent que Ruben existe et qu'il ne sera sans doute jamais à elles, un nuage de mélancolie les enveloppe.

J'entends alors trois sons ridicules sortir de mes lèvres : bah, beuh, bah.

Pourtant, je veux absolument dire à Ruben que ma psy est une énorme bombasse.

Même si elle est un peu vieille pour lui, quarante-cinq ans au moins, je suis certain qu'elle lui plairait. Elle est si belle avec ses longs cheveux blonds un peu filasse, ses jambes bronzées et épilées de deux mètres, ses tout petits seins et son sourire ironique de séductrice un peu perverse qui s'est bien lâchée, dans le temps, en salle de garde à l'hôpital.

Puisque Ruben, mon meilleur ami, est un immense dragueur infatigable, je dois tout lui raconter. Mon esprit est affuté. J'ai envie de plaisanter, de prononcer quelques horreurs.

Je me concentre et j'essaye pour la seconde fois de décrire mon fantasme sexuel en blouse blanche.

Mais, de nouveau, alors que les mots se forment clairement dans mon esprit, je m'entends dire bah, beuh, bah.

La seconde suivante, sans aucune raison, je me retrouve à terre. Pourquoi suis-je assis sur le sol, au pied du tabouret en cuir noir de ce pub londonien ? Je veux me relever. Je vais enfin parler.

J'entends un inconnu dire : « Il faut appeler une ambulance ! » « Je m'en occupe », dit une voix de femme, qui semble venir de l'autre côté. Ruben s'est accroupi avec moi. « Comment te sens-tu ? As-tu mal quelque part ? » Je veux répondre que je vais très bien. Parce que c'est vrai, je vais très bien. Je n'ai mal nulle part, j'entends tout, je comprends tout. Je pourrais blaguer si j'arrivais à commander mes lèvres. Je veux rentrer chez moi, les empêcher d'appeler une ambulance.

Mais je n'arrive toujours pas à parler. Ruben me demande : « Math, peux-tu bouger ton bras gauche ? » Bien sûr que je peux, quelle question idiote ! Je vois ma main gauche juste devant moi. Je lui ordonne de bouger. Elle n'obéit pas. Elle reste désespérément au même endroit.

C'est exactement à ce moment, pas avant, que j'ai vraiment peur. Je panique. Je comprends enfin ce qui m'arrive. Un AVC, une attaque cérébrale. Immédiatement, je me dis que c'est injuste. L'injustice, je ne pense à rien d'autre. J'ai quarante-sept ans seulement, je ne fume pas, ne bois pas, ne me drogue pas. Ma nourriture est saine, je pratique un peu de sport. Ma vie sexuelle est sage. Pénétration vaginale. Deux ou trois positions faciles au grand maximum, je ne suis pas souple. Et toujours dans un lit. Pas de quoi fouetter un chat. Un AVC, moi ? C'est injuste. Je suis par terre, j'entends Ruben dire que tout mon côté gauche est paralysé et je me transforme en Caliméro.

Deux ambulanciers arrivent la minute suivante. Le pub est situé en face d'un hôpital. L'un d'eux me demande de sourire. Impossible. Je ne commande plus mes maxillaires. Ils me déposent sur un brancard, me montent dans l'ambulance, accompagné de Ruben qui se plie en deux pour entrer dans la fourgonnette blanche. L'hôpital en face du pub n'a pas de service spécialisé. Mais Charing Cross est à moins de dix minutes, au bout de Fulham Road vers l'ouest. J'ai de la chance, m'explique mon ambulancier, Charing Cross est le meilleur hôpital pour les attaques au Royaume-Uni. De la chance ? Il exagère un peu. Je viens de me taper une crise mondiale aux premières loges et me voilà en pleine attaque cérébrale.

Avant de perdre connaissance, je change d'avis : ce n'est pas injuste, je mérite cet AVC.

Je revois les trois années qui m'ont conduit dans cette ambulance aux suspensions insuffisantes. Tout a commencé par un mauvais choix : je n'aurais jamais dû accepter ce nouveau poste en septembre 2006.



Le brouillard

« J'ai creusé la dette au lieu de me creuser la tête. »
Alain Souchon, *Parachute doré*



1

Septembre 2006, centre de Londres

Il est 20 h lorsque je sors du métro Green Park. Je suis en retard à cause d'une réunion interminable à la City. Ma femme Marie-Laure m'attend depuis une heure.

Je tiens dans les mains une cravate dont le nœud est déjà fait. Dans la salle des marchés, personne n'en porte plus. Tout en enfilant le morceau de tissu inutile autour de mon cou, je pousse une porte tambour pour entrer dans le hall du *Park Lane Hôtel*, et je tombe nez à nez avec mon ami Marc Laroche, en smoking et nœud papillon.

— Tu t'es cru chez JP Morgan ? Ici c'est le gala du Lycée français !

Les Anglais sont toujours en smoking, mais au gala du Lycée, la plupart des hommes portent une simple cravate.

— C'est la première fois que je mets les pieds dans ce gala, j'espère ne pas être le seul en *black tie*¹, me répond-il pendant que nous descendons l'escalier vers la salle du cocktail.

1. *Nœud papillon.*

Il tourne ses yeux bleu électrique vers moi en me racontant comment, cette année, il a convaincu JP Morgan de prendre une table sponsorisée, qu'il préside, bien entendu. Beaucoup de Français travaillent avec lui à Londres dans la grande banque d'investissement américaine. « Les budgets marketing sont en hausse », m'annonce-t-il. Je ne suis pas surpris, l'année s'annonce excellente partout.

Marc est mon ami depuis la classe préparatoire. Nous avons intégré l'École polytechnique en 1981. Nous étions voisins sur le campus à Palaiseau, dans le couloir des basketteurs. En terminant l'école, il est parti directement travailler à New York chez JP Morgan, sans école d'application. C'était un choix très rare à l'époque. Il fallait rembourser la pantoufle, les frais de scolarité, plus de 200 000 francs, une somme énorme pour nous. Partir travailler à Wall Street n'était pas dans l'air du temps pour un polytechnicien. Ce n'était pas sérieux. La devise de l'école n'était-elle pas « Pour la patrie, les sciences et la gloire » ? Wall Street ne correspondait à aucune de ces trois catégories. Au cours de nos études, les stages à l'étranger étaient même strictement interdits. L'État payait notre scolarité et notre solde, ce n'était certainement pas pour que nous allions chercher fortune chez les Yankees.

Marc est parti quand même.

Il a remboursé sa pantoufle rapidement et s'est construit une carrière exceptionnelle dans la banque américaine, avec des postes à responsabilité sur les marchés à New York. Il a amassé une petite fortune. En 2000, sa banque lui a proposé d'être le responsable du *fixed income*¹ à Londres. Sa petite fortune est devenue grande.

1. *Marchés de taux et de dettes.*



Vers l'ouest

Xavier Jaillard

De nos jours, un comédien hérite, de son oncle juif qu'il n'a vu qu'une fois d'une maison en Ecosse. En arrivant sur place, il comprend que son oncle menait une enquête qui gênait les habitants de l'île. Certains lui mettent des bâtons dans les roues.

Quelque part au milieu des brumes de Scapa Flow, cette histoire renvoie à une autre histoire, enfouie, oubliée... Celle de Jaroslaw, jeune homme juif qui réussit à s'échapper d'un camp de travail pour rencontrer des réseaux de résistance polonais. Finalement, il est impliqué dans une mission très délicate : avec 2 membres de la résistance, il se fait embaucher comme cuisinier sur un sous-marin allemand, afin de détourner celui-ci pour aller l'offrir aux anglais.

Imprimé en France par XXX
Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays. Toute reproduction de cet ouvrage,
même partielle, est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949).